

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La chair debout

Andrée Laurier

Number 104, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38013ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laurier, A. (2001). La chair debout. *Lettres québécoises*, (104), 14–14.

La chair debout

Pour écrire sur Samson, il faut écrire Samson.

Impossible d'ignorer la force de la présence physique dans son œuvre romanesque, inutile d'ignorer le corps.

Pierre Samson a une écriture organique où se trouve Samson.

PROFIL
Andrée Laurier

SON MANIFESTE D'HOMME EST CELUI DU DÉSIR INCARNÉ, et le lieu du Brésil, la force du candomblé, les *orixas* mêmes ne peuvent rien contre le cri de la chair et tout ce que le désir ou le besoin de la peau et des membres laissent sublimer ou briser violemment dans le cours temporel d'une histoire de ville. Pierre Samson s'expose. Par la toxicité et la totalité de l'amour. Peu importe que cet amour surgisse entre deux hommes, entre un homme et une femme, ou entre un homme et une femme dans un même corps, entre deux femmes, entre un être pieux et des statues, entre un tortionnaire et sa victime. Dans une ère où aimer est toujours conditionné par des valeurs de plus en plus étroites et physiquement « plaisantes », sinon purement et cauteusement peureuses, Samson écrit le désir, la perte du soi, les destins emportés avec l'envie d'un baiser. La crasse ou le sexe. La vie est souvent en danger de mort, et la mort en danger de sainteté ou de sursublimation. Peu importe, au milieu se trouve une exultation, et une réflexion sur le désir et ses objets — réflexion qui la tempère, mais à peine.

On a peur ou dédain de cette face crevée de *pickpocket* dès le début de la trilogie que lance *Le Messie de Belém*. La torture y a beau jeu, le roman démarre sur un paradoxe arrogant, ou le rapprochement cinglant d'Éros et de Thanatos, comme la même face d'une même intensité indéniable. Deux jeunes hommes se perdent ensemble. Jusqu'à la mort. On n'entend plus parler de tels coups de foudre depuis les romantiques ni de dénouement aussi tragique de l'amour. Même défendu. Et quand on ne s'y attend plus, une dimension sacrée et mythique emporte même la mort et la cruauté au delà d'elles-mêmes. Il y a une étrange universalité des êtres, chez les personnages de Pierre Samson. Ils peuvent être eux-mêmes et leur contraire, dans une identité intense faite d'axes de contrastes (bestialité-sublimation, féminité-masculinité, virilité-abandon, douceur-trahison, saleté-sainteté, netteté-profusion).

Oui, on a peur de cet emportement des corps qui se refusent à un seul destin propre, à cette symbiose si désirée, si impossible. On peut refermer la page, claquer la porte du livre à la violence qui y réclame son dû, car la réalité du contexte urbain sud-américain, bien décrite dans ses miasmes et ses luxuriances, craint le don de soi, la mise en flammes de l'élan qui reviendra clore le deuxième roman de la trilogie, *Un garçon de compagnie*, où une femme finit par brûler vive, à la fois bourreau et victime. Par contraste, on aimera cette peur qui condamne presque l'abandon du corps, car il fait froid, dans la torture d'un État qu'on pense si facilement lointain, si rapidement corrompu, si forcément exotique. Le Brésil est-il le lieu de l'action, vraiment ? ou la bonne conscience de notre temps face à la pas-

sion ? Surtout la passion d'un homme pour un autre. Dans une société qui vieillit, les pas du désir sont comptés, parfois conspués...

La brutalité, la virilité qui rend prenant pour certains et intolérable pour d'autres le début de cette trilogie, jette un sort qui mène à une rédemption. Toute la structure, si fine, si ciselée, comme les mains qui tant de fois se promènent sur les cuisses musclées des personnages-désirs, la facture si nette et propre du roman, dans un lieu touffu et chaud, mène à la plus pure des reconnaissances, à la plus irrésolue des rédemptions. On croit le jeune homme un saint, un messie, comme toute société prise dans son impuissance attend qui la délivrera sans qu'elle ait à consentir d'effort sur elle-même. Le messie aura été dévoré par la ville, puis sera adoré, exploité à titre posthume par elle, aussi vrai que la cité d'Ouro Preto vampirise de son sous-sol d'airain les énergies vitales de ses hôtes et s'y complait, dans l'incessante mise à l'épreuve physique, identitaire et sexuelle qui compose le troisième roman de l'auteur, *Il était une fois une ville*.

On trouve chez Pierre Samson une faconde qui respecte autant la cruauté que la bonté totales. Avec une distance exemplaire, presque philosophique dans l'emploi sagace du narrateur extradiégétique, toujours nuancé par l'engagement des multiples personnages qui crient « je ». Ce jeu des forces et des faiblesses, des compassions et des duretés civiles ou légales, le bonheur presque tranquille et évanescant d'une enfant noire à qui l'on conte des histoires, le radieux d'une sorcière, la dure beauté d'un corps de maître de plantation, l'énergie folle du dos adoré d'un jeune homme qu'un autre baise pourtant si doucement. Des fesses qui s'offrent, près de Notre-Dame qui pleure. Quel travail la vie conte dans ses débordements !

Ce qu'il faut dire de Samson, c'est qu'il est entier. Et il est opportun qu'on reprenne le drame du désir, aujourd'hui, ici même, et qu'on le touche, qu'on le sente de la même façon que le personnage de Samson est un être lucide et parfois emporté, un cœur de muscle, un auteur nordique et luxuriant à la fois, un travailleur, un original, oui, sociable.

